

ser avec elle , et lui promit de doter sa prétendue. Suzette - Bertrand , la jolie laitière qui la première avait fait connaître à ce ministre la tendre vénération qu'on lui portait , eut une dot semblable , qu'elle partagea bien vite avec un des plus beaux garçons du village. Les deux heureux couples furent unis ; leurs noces se firent le même jour au château. M. de Malesherbes voulut que l'une et l'autre mariée fût parée ce jour là des fleurs de ses rosiers. Il fit arrêter , par la jeunesse de Verneuil , que dorénavant toute fille qui se marierait dans la saison des fleurs , aurait le droit de cueillir à la grotte si respectée un bouquet de roses blanches. « Elles seront , disait-il aux jeunes villageoises qui l'entouraient , elles seront l'emblème de vos soins et de ma reconnaissance : quand je ne serai plus , elles vous rappelleront votre ami ; vous me croirez là , et je

qu'elle n'avait pu prévoir , et presque toujours convaincue d'imposture.

S'amusait-elle dans le salon à des bagatelles , elle assurait à sa mère , occupée dans une pièce voisine , qu'elle étudiait la géographie ; mais une glace , qui la trahissait , la représentait à madame de Lucival , nouant un ruban , ou chiffonnant un chapeau. Prétendait-elle n'avoir pas touché , dans l'office , à plusieurs restes du dessert de la veille , à l'instant même , en tirant un mouchoir de son ridicule , elle faisait rouler sur le parquet des morceaux de nougat , plusieurs pommes d'apis et des grains de raisin sec. Avait-elle répandu un encrier sur le bureau et les papiers de son père , c'était le petit carlin qui était monté dessus et avait causé tout ce dégât. Avait-elle déchiré sa robe , c'était un passant qui l'avait heurtée ; dépensait-elle son mois en friandises , elle



disait en avoir fait l'aumône ; voulait-elle se dispenser de prendre sa leçon de piano , de faire des visites avec sa mère , d'assister à un dîner de cérémonie , qu'elle présumait devoir être ennuyeux , elle se disait incommodée , pâlisait à son gré , feignait de se trouver mal et de tomber sans connaissance. En un mot , la vérité , quelle qu'elle fût , semblait être pour elle un poison corrupteur qu'elle écartait sans cesse de ses actions et de ses paroles.

Tant de fausseté révoltait tout le monde. Elle affligeait profondément M. de Lucival , qui ne devait qu'à sa franchise , à sa bonne foi , la fortune et la haute considération dont il jouissait dans le commerce. Souvent il avait essayé de dompter cette habitude du mensonge , qui détruisait chaque jour les aimables qualités de sa fille ; mais ni les avis de la tendresse , ni les me-

naces de l'autorité paternelle , n'avaient pu opérer dans Félicie le moindre changement : occupée sans relâche à controuver chaque fait , à nier tout ce qui présentait la plus forte évidence , elle s'oubliait au point de compromettre souvent la confiance et la simplicité de sa sœur , soit en lui faisant accroire des choses ridicules , soit en lui déguisant tout ce qui pouvait l'intéresser ou lui plaire.

Monsieur et madame de Lucival , fatigués par tant d'obstination , projetèrent d'employer un moyen qui ne laissa pas de produire une assez forte impression sur l'esprit de Félicie. Ils prirent la résolution , et donnèrent à tous leurs gens l'ordre le plus précis de faire constamment l'inverse de tout ce que dirait , ferait , désirerait , ou ordonnerait la menteuse opiniâtre. Venait-elle avertir la femme-de-chambre que sa mère avait

besoin d'elle, celle-ci, sans bouger, la regardait fixement et lui soutenait que madame de Lucival ne la demandait pas. Se plaignait-elle d'avoir froid, le laquais ouvrait à l'instant même les croisées qui donnaient au nord, en lui disant qu'il était sûr qu'elle étouffait de chaleur, et qu'elle avait besoin de respirer le grand air. Offrait-elle à sa soeur quelques sucreries, quelques bonbons, Clémence les jetait aussitôt par la fenêtre, certaine, lui disait-elle, que ce n'était qu'une atrape. Enfin Félicie assurait-elle à sa mère qu'elle se portait à ravir, aussitôt madame de Lucival la faisait monter dans sa chambre, la mettait à la diète, et répandait dans toute la maison que sa fille était malade; celle-ci annonçait-elle, au contraire, que sa santé était dérangée, M. de Lucival affectait alors une entière sécurité, faisait remarquer à tout le monde la fraîcheur et l'embon-

point de sa fille. Un jour entr'autres (c'était la veille d'un grand diner), Félicie se trouva réellement attaquée de la fièvre, et fut contrainte de se mettre au lit. M. de Lucival feignit de n'en rien croire, et défendit qu'on fût avertir le médecin, parce qu'à coup sûr, disait-il, ce n'était qu'un nouveau détour de sa fille pour ne pas assister au diner. Félicie avait beau protester qu'elle souffrait beaucoup, on lui soutenait qu'elle se portait à merveille; et le diner n'en eut pas moins lieu. Cependant le dépit de la malade augmenta son mal au point qu'on fut obligé de lui porter les secours de l'art. « N'est-ce pas, disait en souriant M. de Lucival au médecin, que ma fille n'a point de fièvre, et qu'elle se joue encore de notre crédulité? — Détrompez-vous, répondit le docteur d'un ton grave et sentencieux; mademoiselle est malade, et même très-

sérieusement. — Ma foi, reprit M. de Lucival, elle nous en impose si souvent, que j'ai cru que ce n'était qu'un jeu. Voyez pourtant ce que c'est que la prévention; nous aurions pu la laisser souffrir long-temps, peut-être même la voir expirer dans nos bras, sans nous douter qu'elle pût courir le moindre danger.»

Ces derniers mots firent sur Félicie tout l'effet qu'en attendait son père.

La violente secousse qu'elle éprouva lui fit faire sur elle-même un retour sérieux. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle ne cessa de répéter qu'elle renonçait pour jamais à cette habitude du mensonge, qui causait bien plus de peines qu'elle ne procurait de jouissances, et qui forçait d'être continuellement en garde, et d'une circonspection qu'on n'était pas toujours en état d'observer avec succès.

Monsieur et madame de Lucival,

croyant que cette leçon suffirait pour guérir radicalement Félicie, redoublèrent auprès d'elle de soins et d'attachement, et lui prouvèrent que, malgré tous les tourmens que leur avait causés ses mensonges sans nombre, elle leur était toujours chère. Elle devina sans peine que la fausse indifférence qu'on lui avait témoignée pendant sa maladie, n'était qu'un moyen concerté pour la corriger; mais, soit que l'épreuve ne fût pas encore assez forte, soit que les habitudes de l'enfance se détruisent difficilement, Félicie, une fois rétablie, reprit insensiblement son funeste penchant; et, sans abuser tout-à-fait de la crédulité, de la confiance de ses parens, elle se livrait souvent à mille supercheries qui tôt ou tard auraient pu la ramener à ce vice si dangereux dont on s'était flatté de la guérir.

Mais un événement assez remarquable

vint au secours de monsieur et madame de Lucival, et porta dans l'âme de Félicie une secousse si violente, qu'il en arracha pour jamais le germe de l'imposture et de la fausseté.

Les deux sœurs jumelles, également aimées de leurs parens, et se ressemblant à tel point que souvent on prenait l'une pour l'autre, n'avaient cessé dès leur enfance de porter des vêtemens semblables. Madame de Lucival, qui se faisait un plaisir des fréquentes méprises qu'elles occasionnaient, prenait le plus grand soin à ce qu'elles fussent toutes les deux vêtues, coiffées et chaussées de la même manière. Clémence n'avait pas un seul chiffon, pas un bijou, pas même un simple anneau, sans que Félicie n'eût la même chose; et comme elles s'amusaient de leur côté à seconder les intentions de leurs parens, elles convenaient chaque matin

de mettre le même chapeau, la même chaussure, le même fichu, en un mot de se ressembler dans leur mise et jusque dans leur maintien, comme elles se ressemblaient par le son de la voix et les traits du visage.

Leur fête de naissance arriva. M. de Lucival avait coutume ce jour là de leur faire un cadeau. Il remit donc à chacune de ses filles un collier de perles, au milieu desquelles était un diamant d'une assez grande valeur. Celui de Clémence était un peu moins gros que celui de Félicie, mais, en revanche, il paraissait jeter plus de feu et briller davantage. « Malgré l'envie que j'avais, leur dit-il, de vous offrir deux diamans tout-à-fait semblables, je n'ai pu les mieux assortir pour le moment chez mon joaillier; mais il m'a bien promis de m'en trouver un second qui soit entièrement pareil au

premier. En attendant, parez-vous de ceux-ci, et fêtons ce beau jour où, en recevant la vie l'une et l'autre, vous m'avez fait le plus heureux des pères. »

Clémence et Félicie, se précipitant dans les bras de M. de Lucival, lui exprimèrent de nouveau toute leur tendresse, le remercièrent du riche cadeau qu'il venait de leur faire, et dont chacune d'elles s'empessa de se parer.

Parmi les nombreux ouvriers qui travaillaient à la manufacture de M. de Lucival, était un ancien soldat, vieillard encore vert, qui, par son travail et son intelligence, était devenu l'un des premiers chefs d'atelier. Ce brave homme avait plusieurs enfans ; l'un d'eux, nommé Joseph, était depuis quelque temps garçon de caisse de M. de Lucival, qui, l'ayant vu naître, lui accordait toute sa confiance. Un

jour ce jeune homme, revenant de recette et se disposant à verser à la caisse les différentes sommes qu'il avait touchées dans sa tournée, se trouve avoir de moins un rouleau de cinquante louis qu'il avait reçu chez un banquier. Il se fouille, cherche et recherche dans sa sacoche, dans sa ceinture, pâlit, se trouble, et déclare qu'il a perdu ce rouleau. Clémence et Félicie, qui par hasard se trouvaient au moment même dans le cabinet du caissier de leur père, éprouvèrent chacune une impression différente. Clémence, partageant la peine du pauvre Joseph et se fiant à son aveu, le plaignait de toute son âme, et cherchait à le consoler. Félicie, au contraire, toujours disposée à prêter aux autres la fausseté de son caractère, s'imagina que le récit de ce jeune homme n'était qu'une imposture. Elle s'oublia

même jusqu'à le lui faire sentir. « Ah ! mademoiselle , s'écria le pauvre Joseph en laissant échapper quelques larmes , c'est bien assez de la peine que j'éprouve , sans m'accabler encore par un soupçon aussi cruel. Si mon père vous entendait , ajouta-t-il avec l'accent le plus pénétrant , vous causeriez sa mort et peut-être la mienne. Vous connaissez sa vivacité , son austère vertu. — Aussi, reprit vivement Clémence, il faut qu'il ignore ce funeste accident. Nous vous promettons , ma sœur et moi , de garder un profond silence sur cet événement... » Le caissier fit la même promesse, et Joseph se retira pour faire ses recherches dans les différens quartiers qu'il avait parcourus. « Oui , s'écria ce jeune homme en regardant de nouveau Félicie, dussé-je enchaîner ma liberté et vendre le peu que je possède , sous trois jours les cin-

quante louis seront remis à la caisse. »

Cet accent de l'honneur outragé pénétra jusqu'au fond du cœur de son imprudente accusatrice, et lui fit sentir que le plus grand des tourmens que fait éprouver l'habitude du mensonge, c'est de ne pouvoir se fier à personne, et de taxer tous les autres d'imposture.

Cependant Joseph rentra le soir, et annonça que, n'ayant pu obtenir le moindre indice, il avait fait afficher dans tout Paris la perte du rouleau de cinquante louis, sous promesse de le partager avec la personne qui le rapporterait chez M. de Lucival. En cela il n'avait eu principalement en vue que de sauver son honneur, et surtout de se laver des soupçons outrageans de Félicie.

Clémence, qui jugeait des autres par elle-même, loin de soupçonner Joseph, ne songeait qu'à lui offrir les moyens de

réparer la perte qu'il avait faite. Son obligeance lui suggéra une idée qu'elle s'empressa de communiquer à sa sœur. Ce fut de vendre, à l'insçu de tout le monde, le diamant que chacune d'elles avait reçu de leur père, et qui, d'après l'évaluation, qu'elle en avait entendu faire, pourraient tous deux former les cinquante louis en question. Félicie, chez qui le mensonge n'avait pas encore entièrement détruit les qualités du cœur, saisit avec avidité le projet de Clémence, et dès le lendemain, de grand matin, vêtues très-simplement, elles s'échappèrent de la maison et allèrent se présenter chez un riche joaillier du quai des Orfèvres, à qui elles proposèrent d'acheter leurs deux colliers.

Ce joaillier, homme probe et délicat, voyant deux jeunes filles de quatorze à quinze ans entrer furtivement dans sa boutique au moment où l'on venait de

l'ouvrir, et les entendant s'informer avec avidité du prix auquel pouvaient monter les colliers qu'elles présentaient, ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons, et leur fit à cet égard plusieurs questions que lui dictait la prudence. Elles parurent troubler les deux jeunes inconnues dont il était loin d'apprécier la démarche. Examinant d'abord le collier de Clémence, il jugea que le diamant valait trente louis. « Je ne vous en demande que vingt-cinq, lui dit la jeune personne : donnez-en autant à ma sœur pour le sien, et c'est une affaire terminée. — Oh! cela ne va pas si vite que vous le pensez, reprit le joaillier ; il faut d'abord que je sache d'où vous tenez ces bijoux, et qui vous a chargées de les vendre. — Ils sont à nous, reprit fièrement Félicie ; nous ne sommes pas faites pour vendre les diamans de qui que ce soit. — J'aime à le

croire ; mais votre jeunesse , votre empressement , et s'il faut vous l'avouer , l'embarras et la rougeur qu'on remarque sur vos figures , tout semble vous accuser. — Quoi ! monsieur , nous prendriez-vous pour des voleuses ? reprit Clémence d'une voix altérée. — Eh bien , ma sœur , allons-nous-en dans une autre boutique , reprit vivement Félicie ; tout le monde ne sera pas aussi difficile que monsieur. — J'en suis bien fâché , mesdemoiselles , reprit le joaillier , qui tenait toujours en main le collier de Clémence ; mais mon devoir et les réglemens de police m'ordonnent de retenir ces bijoux jusqu'à ce que je sache à qui ils appartiennent. — Je vous assure , je vous proteste qu'ils sont à nous , répéta Clémence ; c'est notre père qui nous les a donnés , il y a quinze jours à peu près... pour célébrer notre fête de naissance... Nous sommes

sœurs jumelles. Il est de ces momens dans la vie où l'on est forcé de renoncer à ce que l'on a de plus cher... Jamais , monsieur , vous pouvez m'en croire... , non , jamais rien , dans votre boutique , ne fut vendu plus légitimement... » Cet accent de la vérité fit sur le marchand une impression dont il eut peine à se défendre ; il hésitait , il n'osait plus se livrer aux soupçons que pourtant faisaient naître les apparences. « Si vous saviez qui nous sommes , ajouta Félicie en lui présentant son collier , vous souffririez plus que nous d'avoir osé nous confondre... Croyez que notre franchise égale notre délicatesse. — Vous m'en imposez , reprit le joaillier avec véhémence , en examinant plus attentivement encore le collier de Félicie. — Et sur quoi , dit Clémence , présumez-vous que nous ne sommes pas dignes de foi ? — Vous m'en imposez , vous dis-je , s'é-

cria le marchand avec l'élan de la colère et de l'indignation ; ce n'est pas moi que l'on trompe ainsi. — Nous, vous tromper ! — Ce diamant est faux. — C'est impossible. — Je m'y connais, peut-être. Vous avez cru que, en me présentant celui du premier collier, qui est un brillant véritable, je ne m'apercevrais pas que la pierre du second était fausse. Il faut convenir qu'elle est d'une belle eau, et que tout autre que moi pourrait aisément s'y méprendre. — Mais, monsieur, s'écria Clémence, je vous jure, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré... — Ah ! mesdemoiselles, c'est ainsi que, sous l'apparence de la candeur et de l'ingénuité, vous trafiquez en faux diamans ! Le beau métier que vous faites là. Mais je saurai bien vous empêcher de tromper ceux de mes confrères qui n'auraient pas mon expérience. Qu'on aille

à l'instant, dit-il à l'un de ses gens, qu'on aille chercher un exempt de police, et que bientôt ces deux honnêtes marchandes de faux diamans soient livrées à la justice. — Monsieur, s'écria Clémence, sur qui ces mots firent l'effet d'un coup de tonnerre, monsieur, calmez votre courroux ; nous sommes innocentes, je vous l'atteste au nom du Ciel !... Oui, ces diamans nous ont été donnés par notre père, qu'on aura trompé, sans doute... ; et puisque vous nous forcez à vous dire qui nous sommes, vous voyez les deux filles de M. de Lucival, manufacturier de soieries, qui demeure rue Saint-André-des-Arts, n^o. 3, près du carrefour de Bussy. — Faites-nous-y conduire, ajouta Félicie avec emportement, et vous verrez, homme ignorant et brutal, si nous sommes faites pour vous en imposer. — Le ton de

votre sœur, lui répondit le joaillier, porte en effet le caractère de la vérité; mais le vôtre repousse et détruit la confiance : on lit dans vos yeux et sur vos lèvres tremblantes je ne sais quoi de faux... Au reste, si, comme vous me l'attestez, vous appartenez à un fabricant de soieries, je veux bien ne pas faire d'éclat, et ménager la réputation de votre père. Allons chez lui sur-le-champ; donnez-moi le bras, mesdemoiselles, et surtout n'espérez pas m'échapper : je puis excuser une imprudence, une étourderie de jeunesse; mais je suis sans pitié pour les fripons, et surtout pour les imposteurs. »

En achevant ces mots, il prend une des deux sœurs de chaque bras et leur fait traverser ainsi les différentes rues qui conduisaient à leur demeure. Félicie, suffoquée de dépit et de rage, s'exhalait en mille reproches. Quant à

la pauvre Clémence, pâle et tremblante, elle marchait ou plutôt se laissait traîner comme une victime, les yeux baissés, d'où coulait un torrent de larmes. Ce spectacle rassemblait autour d'elles tout le peuple qui se trouvait sur leur passage; et chacun, interprétant à sa manière la position cruelle des deux jeunes personnes, leur adressait tout haut les épithètes les plus amères, les plus humiliantes.

Enfin elles arrivèrent chez M. de Lucival, qui, les apercevant environnées de tant de monde, s'avance au-devant d'elles. « Mon père! ô mon père! j'en mourrai!... » s'écria Clémence, en se précipitant dans ses bras, presque sans connaissance. Le joaillier remet Félicie à M. de Lucival, dont la haute renommée fait à l'instant cesser les propos et les soupçons de la populace qui s'éloigne. On entre, on s'explique : l'innocence

des deux sœurs jumelles est reconnue. Le joaillier se confond en excuses ; il tombe aux genoux de Clémence, dont la bonté du cœur brille dans tout son éclat ; il mouille à son tour de ses pleurs les mains de cette honorable victime, et les couvre de baisers : il offre ensuite à sa famille de faire toute la réparation qu'on exigera. « Vous n'êtes point coupable, lui dit M. de Lucival ; la pierre fausse qui compose ce collier, et la manière imprudente avec laquelle on vous l'a présentée, ont dû vous jeter dans une erreur dont je ne souffre que pour ma chère Clémence. En donnant à Félicie un diamant faux, j'ai voulu lui offrir l'emblème de l'imposture, qui sans cesse dégrade son cœur et souille ses lèvres. J'étais loin de m'attendre qu'il produirait un effet aussi cruel ; mais je ne puis m'empêcher de remercier la Providence de la leçon terrible que ma fille reçoit en ce moment. »

Ce qui acheva de porter dans l'âme de Félicie une émotion aussi forte que salutaire, c'est qu'à peine M. de Lucival achevait ces paroles, entouré de tous ses ouvriers, qu'avait attirés cette scène étrange, un inconnu se présente, remet le rouleau de cinquante louis dont Joseph avait fait afficher la perte, et se retire sans vouloir accepter le partage, ni la moindre récompense.

Félicie, reconnaissant l'innocence du pauvre Joseph qu'elle avait accusé, sentit alors que la fausseté du cœur nous porte toujours à taxer les autres du vice dont nous sommes infectés : elle avoua hautement tous ses torts ; et récapitulant les chagrins qu'elle avait donnés à sa famille, le supplice humiliant qu'elle venait de faire partager à sa sœur, l'esclandre qu'elle avait causé dans la maison de son père, et les regrets de l'honnête joaillier, elle abjura pour

jamais l'imposture , rappela sur son front et dans ses yeux la candeur , le calme de la franchise , et ne cessa de répéter toute sa vie ce que monsieur et madame de Lucival lui dirent alors en la pressant dans leurs bras : « Le mensonge est un supplice continuel et la laideur de l'âme. »

LA PIÈCE D'OR.

Si parmi les bienfaits qu'on répand , il en est qui ne produisent que l'ingratitude et l'oubli , souvent il s'en trouve aussi qui procurent de douces jouissances , et font naître pour jamais le souvenir le plus reconnaissant.

Euphrosine , fille de M. de Murval , riche négociant , prenait le frais , un soir de l'été , à l'une des croisées de l'hôtel de son père , avec plusieurs jeunes demoiselles de son âge. Pendant que de nombreuses parties de jeu se faisaient dans le salon , elles s'amusaient à regarder ensemble deux petits Auvergnats qui exécutaient dans la rue une danse de leur pays , au son d'une musette dont les accens rauques et sauvages s'accordaient parfaitement